

“ Albert Camus et l’Algérie ” Fraternités et tensions Christiane Chaulet-Achour, ed. Barzakh, avril 2004

“ Depuis “ *Un étranger si familier* ”, ma prospection est toujours la même : cerner la dimension algérienne de l’écriture camusienne et comprendre l’ambivalence de sa réception, faite de séduction et de rejet. Comprendre aussi comment l’Algérie joue sa partition profonde dans la création de l’écrivain, lui qui écrivait dans l’Eté : “ En ce qui concerne l’Algérie, j’ai toujours peur d’appuyer sur cette corde intérieure qui lui correspond en moi et dont je connais le chant aveugle et grave ”.

C’est ainsi que dans son avant-propos Christiane Chaulet-Achour explique [son] “ désir de revenir encore une fois à l’œuvre d’Albert Camus ”, après lui avoir consacré deux autres ouvrages¹ pleins de ce même désir de démontrer l’ancrage de l’écriture de Camus dans la terre d’Algérie.

Il ne faut voir là aucune volonté de réhabilitation. Camus lui-même en aurait-il besoin ? Ces pages sont éclairées par quelque chose de plus intime: une conviction profonde, et plus encore, une passion, une obstination qui nous sont familières à nous qui connaissons bien l’auteur. Un entêtement qu’elle assume et qu’elle explique, très franchement “ *par l’écho qu’[elle] y trouve aussi à [ses] propres inquiétudes de localisation spatiale et identitaire...* ”

Au fil des pages de cet ouvrage édité en Algérie par Barzakh, nous avançons avec elle sur les traces de cet homme façonné par les drames et la démesure de la terre qui l’a vu naître et dont l’œuvre, les prises de position et les silences ont suscité tant de passions. Nous suivons son parcours dans l’œuvre de Camus, de “ *Noces* ” au “ *Premier homme* ”, nous découvrons avec elle tous les niveaux de lecture de “ *L’étranger* ” et en chemin, nous écoutons les voix qui se sont déployées autour de l’œuvre de Camus, voix multiples

¹ “ *Un étranger si familier* ” ENAP, Alger, 1985.

“ *Albert Camus, Alger. L’étranger et autres récits* ”. Biarritz, Atlantica, 1997.

qu'elle reprend pour nous et qu'elle analyse avec une rigueur jamais démentie. Elle évoque Camus, fils de pauvre, et en cela si proche de Feraoun et de Dib, Camus militant humaniste pour qui "*vivre c'est ne pas se résigner*", Camus essayiste, dramaturge et romancier, qui va fonder son écriture – "*une écriture "sensuellement" liée à un sol, une nature*" – sur ce qu'elle décrit très justement comme un "*refus absolu de l'histoire des mythes, de la civilisation et de la religion*", et enfin Camus l'homme, aux prises avec ses contradictions, sous l'impitoyable crudité de la lumière des projecteurs trop vite braqués sur lui. Elle nous fait visiter un à un les espaces algériens de Camus : Alger, Oran, les hauts plateaux, tout *l'envers et l'endroit* de ce qui est bien plus qu'un simple décor pour la narration. Et enfin, elle nous invite à aller à la rencontre de ceux qui – la liste n'est pas exhaustive, nous prévient-elle –, lecteurs fervents ou adversaires résolus, écrivains, biographes ou critiques, contemporains ou appartenant à la génération suivante, ont établi avec l'homme ou avec l'écrivain des rapports qu'elle présente sous un titre lapidaire: "*Fraternité, rivalité, postérité*". Elle convoque alors Jean Sénac, Jean Pélégri, Mouloud Mammeri, Gabriel Audisio, Mouloud Feraoun, Emmanuel Roblès, Kateb Yacine, Taleb Ibrahim et bien d'autres, et tente ainsi de répondre à la question – encore très actuelle - qu'elle pose avec beaucoup de pertinence: "*Comment définir l'histoire de l'identité culturelle de l'Algérie ?*"

J'ai, moi aussi et depuis très longtemps, pour cet écrivain une passion qui certainement dépasse le cadre littéraire, parce que... parce qu'il y a, bien sûr, la terre, les évidences partagées, les éléments, – mer- soleil, anonymat historique – qui nous sont communs, les éblouissements et la communion charnelle avec la nature, les mêmes vertiges, les mêmes doutes et le même désespoir face à ce qu'il appelle "*la tendre indifférence du monde*". C'est aussi cela qui me rend si proche de Christiane Chaulet-Achour.

ENTRETIEN

“ Une œuvre pétrie d'Algérie ”

Hamid Abdelkader :

Le lecteur de votre livre va certainement sortir avec de nouvelles impressions sur Camus, un Camus colonialiste. Partagez-vous cet avis ?

Christiane Chaulet-Achour : Non. Pourquoi ? Car " Camus colonialiste ", c'est justement " le procès " fait à Camus depuis la fameuse phrase de Stockholm. " Colonialiste " réfère à une doctrine et une conviction qui sont tout à fait contraires aux convictions de Camus et c'est ce que j'ai essayé de montrer. Mais Camus, écrivain d'Algérie inscrit dans une histoire qui est celle de la colonisation en Algérie avec toutes les contradictions et la complexité que cette situation a entraînées, oui, je pense que le lecteur peut avoir cette nouvelle lecture et peut-être est-ce ce que vous entendez par ce qualificatif de " colonialiste ". Disons, " écrivain de l'Algérie coloniale ".

H. A. : *On sent que le Camus de L'Etranger n'est pas celui de “ La trêve civile ”, ni celui du Premier Homme. Pourquoi cette distinction ?*

C. C. A. : D'abord parce que vous faites allusion ici à des textes et à un fait qui ne sont pas du même registre.

Le premier récit de Camus et sa dernière œuvre inachevée autobiographique appartiennent au domaine de la littérature ; la trêve civile, elle, est un fait, une prise de position qui a marqué le début de l'année 1956 pendant la guerre même : c'est une position citoyenne. En tant que critique littéraire, je ne peux traiter de la même façon les prises de position d'un citoyen et les écrits d'un écrivain. Je ne dis pas qu'il y a une étanchéité entre les deux mais il n'y a pas non plus une similitude. L'acte de création, la littérature, est un effort de

tout écrivain pour dire le réel où il est plongé au moyen des " effets " de l'art.

De plus, si on prend les dates : 1942 (le récit est écrit pendant la seconde guerre mondiale et même en gestation avant), 1956, 1959-1960 (et l'inachèvement) et qu'on pense aussi bien à l'histoire internationale qu'à l'histoire interne de l'Algérie, ce sont des dates " lourdes ". On pourrait dire qu'elles comptent double dans la vie des individus. Il me semble certain que lorsque que Camus écrit *L'Etranger* dans le contexte personnel et historique qui a été beaucoup étudié, il a une certaine lucidité sur ce qui se passe dans son pays et il condamne l'injustice coloniale mais il n'a pas une position de rupture (qu'il n'aura jamais) par rapport à la France métropolitaine. En même temps, il est mobilisé, comme de nombreux jeunes intellectuels de l'époque, par les méfaits du fascisme (il est un passionné de l'Espagne et là, il n'y a aucune ambiguïté dans ses prises de position aux côtés des Républicains contre le franquisme; il est aussi clair dans son engagement dans les rangs de la résistance française). A partir de 1956, A. Camus est tiraillé (et rien ne nous permet de dire que ce n'est pas une douleur extrême) par la guerre terrible qui a lieu dans son pays, l'Algérie. Pour moi, l'appel à la trêve civile et *Le Premier Homme* sont deux réponses à la fois semblables et très différentes à une situation où il ne veut/ne peut prendre position. Que sur le moment, ceux qui attendaient de lui un choix clair et déterminé en aient été ulcérés, déçus, bouleversés (comment ne pas penser à Jean Sénac, bien sûr mais aussi à Kateb Yacine, Rachid Boudjedra, Mostefa Lacheraf ou Mouloud Feraoun), c'est sûr. Mais sans oublier l'immédiat d'une guerre et ses effets, ne peut-on pas nous, aujourd'hui, tenter une autre lecture des œuvres littéraires de Camus. C'est ce que je m'efforce de faire. Sans chercher à le blanchir de quoi que ce soit ni à le noircir. Ce n'est pas mon problème. Je ne suis ni censeur, ni juge...

H. A. : *Entre L'Etranger et Le Premier homme, y a-t-il une continuité dans la pensée de Camus ?*

C. C. A. : Oui certainement ! Il faut penser que moins de vingt ans les séparent... C'est si peu ! On a le même resserrement tragique dans l'écriture d'un Mouloud Feraoun par exemple. D'autres écrivains ont eu plus de temps et avoir pu consacrer cinquante ans à l'écriture plutôt que vingt n'est pas négligeable.

La continuité, elle est justement dans un regard sur le pays. J'ai ainsi montré, je l'espère, comment Camus remet sur le métier d'écriture les fameuses scènes du " dimanche au balcon " ou de la " scène du meurtre ". On peut apprécier le chemin parcouru vers une plus grande conscience des conflits interethniques si violents dans une colonie de peuplement et mis au jour par la guerre. Cette clarification se fait en partie au détriment de la forte symbolisation de la source qui marque la réussite de *L'Etranger*. Dans le dernier roman, il explicite aussi une relation forte au pays, à une enfance pauvre mais heureuse, à la dette envers l'école qui a pu faire de " fils de pauvre " des citoyens incontournables sur les plans, international et national, etc. Mais il y a aussi accomplissement (malgré l'inachèvement du *Premier homme*). *L'Etranger* est un premier récit. Lorsqu'il écrit *Le Premier Homme*, il est un écrivain accompli, reconnu et dont l'écriture s'est forgée avec plus d'assurance et de moyens.

H. A. : *Vous dites que Camus est un fossoyeur du roman colonialiste : est-ce que cela voudrait dire qu'il a élevé voire transcendé la littérature au rang de la création littéraire ?*

C. C. A. : Oui, c'est ce que je veux dire. Camus se démarque de la littérature de la colonie qui était essentiellement une littérature de propagande à la gloire de la population française en Algérie et de

la colonisation ou une littérature du voyage et de l'exotisme. Je crois, et j'essaie de le montrer, qu'il dépasse tout cela en inscrivant dans la littérature universelle (l'universalité de l'oeuvre de Camus, ce n'est pas un simple lecteur qui la détermine, c'est le poids de la réception d'une oeuvre dans différents pays) une oeuvre pétrée d'Algérie mais qui n'est un roman de la prémonition, comme je le dis, qu'à un second degré de lecture. Au niveau le plus évident, des lecteurs très divers dans le monde, se sont retrouvés dans cette idée d'absurde, de perte de repères de l'individu dans l'Histoire, sentiment tellement partagé pendant la guerre.

" Fossoyeur " parce qu'après lui, plus aucun écrivain " colonialiste " au sens le plus étroit du terme, ne pourra prendre le devant de la scène comme avait pu le faire un Louis Bertrand par exemple.

H. A. : *Que reste-t-il de Camus aujourd'hui ?*

C. C. A. : Vaste question ! ... Rien ou... Tout. Tout dépend de la lecture qu'on en fait et si on la fait. Tout dépend de quel pays on parle. J'ai essayé de montrer pour l'Algérie, combien, souterrainement, l'écrivain et le citoyen Camus étaient souvent dans la référence des écritures, avec contradiction et complexité. D'autres que moi ont aussi montré cette présence forte chez tel ou tel écrivain algérien particulier. Je n'ai pas traité de l'importance internationale de Camus car ce n'était pas mon propos et que c'est largement connu et étudié.

Je suis persuadée que les écrivains ont deux voies d'avenir : une où ils sont aidés par les institutions, scolaires en particulier, pour être lus et appréciés ; l'autre qui vient de la force même de leurs oeuvres qui, malgré les vicissitudes de l'Histoire, résistent, disparaissent, reviennent à la surface et continuent à agir sur le lecteur. Il faudra

encore du recul pour apprécier ce que " deviendra " Camus dans notre pays.

juin 2004

Entretien réalisé par Hamid Abdelkader et publié sous le titre " Camus n'est pas un écrivain colonialiste mais un écrivain algérien " par Al Khabar, (traduit du français), 8 août 2004, p.19.

“ **Albert Camus et l'Algérie** ” sera aussi disponible en France en librairie à partir de septembre (par le diffuseur SERVIT, rue des Ecoles à Paris), mais vous pouvez vous renseigner directement auprès de l'auteure :

ccachour@yahoo.fr

par ailleurs Christiane Chaulet-Achour sera présente avec des exemplaires à vendre :

- aux Rencontres Méditerranéennes Albert Camus de Lourmarin, les 7 et 8 octobre (Château de Lourmarin) qui, cette année, sont consacrées à " **Camus et l'Espagne** " (sera aussi disponible, le volume des Rencontres de 2003 qui ont été consacrées à " Camus et les écrivains algériens " et dont les Actes sont édités par Edisud).
- au Maghreb des Livres (20 et 21 novembre)
- au Salon du livre de Colmar (27 et 28 novembre).
- à la rencontre " **Camus à Oran** " les 11 et 12 décembre à Oran !